

L'inscription paradoxale ou le refus de renoncer à la subjectivation

Véronique Lussier and Sophie Gilbert

Volume 27, Number 2, Fall 2015

Normativités, marginalités sociales et intervention

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1037677ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1037677ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1703-9312 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lussier, V. & Gilbert, S. (2015). L'inscription paradoxale ou le refus de renoncer à la subjectivation. *Nouvelles pratiques sociales*, 27(2), 27–44.
<https://doi.org/10.7202/1037677ar>

Article abstract

The research collective GRIJA has been conducting qualitative studies among young marginalized adults for the last twenty years. Our results from their shared subjective experience have led us progressively to the conceptualization of inscription as an ongoing dynamic quest for paradoxical social and psychological inclusion.



DOSSIER

L'inscription paradoxale ou Le refus de renoncer à la subjectivation

Véronique LUSSIER

Professeure, Département de psychologie
Université du Québec à Montréal

Sophie GILBERT

Professeure, Département de psychologie
Université du Québec à Montréal

« L'absurde naît de la confrontation entre l'appel humain et le silence déraisonnable du monde » (Albert Camus, cité par René Roussillon, 2006)

Le Groupe de Recherche sur l'Inscription sociale et identitaire des Jeunes Adultes (GRIJA) est engagé depuis une vingtaine d'années dans des travaux de recherche qualitative explorant l'expérience subjective de jeunes adultes en situation de grande précarité. L'exercice de synthèse proposé ici examine l'angle de l'inscription comme fil rouge et pivot de nos conceptualisations progressives: inscription centrale et marginale, humaine et sociale, filiale et

citoyenne, signant existence et identité, engageant sujet et chercheur.

Mots clés : Inscription; itinérance; marginalisation; subjectivation; recherche qualitative.

The research collective GRIJA has been conducting qualitative studies among young marginalized adults for the last twenty years. Our results from their shared subjective experience have led us progressively to the conceptualization of inscription as an ongoing dynamic quest for paradoxical social and psychological inclusion.

Keywords: Inscription; homelessness; marginalization; subjectivation; qualitative research

Voilà maintenant une vingtaine d'années que nous menons des travaux de recherche qualitative auprès de jeunes adultes en grande précarité, ceux qu'on appelle communément itinérants, marginalisés, exclus, sans domicile fixe... appellations qui masquent plus qu'elles ne révèlent. Notre méthodologie et nos assises théoriques, que nous expliciterons ci-après, nous ont fourni au long de ces années un accès privilégié à certains pans de leur expérience, tels qu'ils acceptaient de nous les livrer. Le devis qualitatif et l'entretien de recherche non directif (mené notamment hors des contraintes de l'intervention) offrent une proximité particulière avec des personnes habituellement considérées comme réfractaires au dialogue, et forcent une remise au travail des réflexions usuelles sur les notions de marginalité et d'inscription.

C'est la notion même d'inscription qui fait l'objet de la réflexion que nous proposons ici, non pas de façon désincarnée, mais à travers ce que ces jeunes adultes en grande précarité nous ont laissé comprendre de leur réalité physique, psychique et sociale, témoins d'une inscription mise à mal lorsque les dispositifs humains et sociaux mis à leur portée semblent ne leur laisser d'autre choix que les voies de la désaffiliation apparente et de l'exil. Exil d'autobannissement, de prolongement de rejets primordiaux, de mise à distance de l'insoutenable. Leur parcours de désinscription nous renseigne sur la façon dont se tisse et se relâche le lien social, en nous conviant à une rencontre où il n'est pas aisé de s'inscrire.

La réflexion qui suit, si elle est de nature conceptuelle, s'ancre dans le cumul de travaux de recherche où nous avons recueilli le témoignage d'une centaine de jeunes adultes et d'une trentaine d'intervenants œuvrant auprès d'eux. L'exercice de synthèse que nous proposons examine l'angle de l'inscription comme fil rouge et pivot de nos

résultats au cours des années. Nous préciserons d'abord les paramètres théoriques d'une lecture psychodynamique de l'inscription et les caractéristiques des répondants qui fondent notre compréhension. Nous présentons à la suite notre conceptualisation de l'inscription paradoxale; les éclairages fournis orienteront notre propos vers les questions de la marginalité et du centre, de l'impératif d'inscription dans sa propre histoire (subjectivation), des écueils de l'inscription citoyenne, et enfin, des défis de l'inscription au sein d'une rencontre.

PARAMÈTRES D'UNE LECTURE DYNAMIQUE DE L'INSCRIPTION

Notre posture en tant que chercheuses s'inspire de notre disposition à titre de psychologues cliniciennes d'orientation analytique, laquelle nous amène par définition à tenir compte d'une tension dynamique entre marge et centre, sans cloison étanche et rassurante entre le « normal » et « l'anormal », donc idéalement sans mise à distance défensive. La question de l'inscription est au cœur de la rencontre clinique avec les enjeux du transfert et du contretransfert, tout comme elle est inévitable pour le chercheur adoptant une démarche qualitative, confronté à la façon dont sa subjectivité s'inscrit dans le recueil d'informations. Le contact avec ces jeunes marginalisés ébranle cependant les certitudes du clinicien chevronné, comme il ébranle le confort du citoyen tout-venant : la marginalité exprimée (ou subie) dans ce cas-ci interpelle avec violence, et la tentation peut être grande de la cloisonner dans une fixité réifiante. Une lecture psychodynamique s'inscrit d'emblée « en marge » d'une conceptualisation statique ou linéaire de la marginalité, et nous mène plutôt vers une configuration des lieux psychiques et sociaux en perpétuelle mouvance, en constant paradoxe. Dans cette optique héritée de la psychanalyse, les axes topiques, économiques et dynamiques de la métapsychologie façonnent un sujet aux prises avec une conflictualité interne et en continu processus d'appropriation de son histoire. La conceptualisation de la topique (intrapsychique) de Ricoeur (1965) nous aide à envisager l'intrication de ces axes : « il y a des lieux parce qu'il y a des relations d'exclusion qui sont des relations de force... ». Des lieux, des impératifs, des contraintes, se jouent au cœur d'un sujet en opposition avec lui-même, et la marginalité peut alors se concevoir comme mouvement, création-contrainte; la marginalisation comme un discours à entendre, comme une façon de survivre, d'interpeller.

S'il est essentiel à nos yeux de réintroduire le mouvement dans l'entendement des enjeux liés au positionnement du sujet au sein des diverses lignées (familiales, humaines,

sociales) qui réclament une inscription, il n'en demeure pas moins que cette dynamique n'échappe pas, peu s'en faut, aux pièges de l'enlissement et de l'enfermement. Piétinement, surplace, répétition, décrivent ce qui est vécu subjectivement comme un engrenage mortifère. Le plus souvent, dans les témoignages que nous avons recueillis, c'est sans exaltation aucune que l'on dit se retrouver les deux pieds dans la marge.

DE QUI S'AGIT-IL?

Nombre de chercheurs se penchent sur la question de la marginalité et de la désaffiliation. Les préoccupations sont communes, mais les prismes parfois discordants... au point de dégager des portraits fortement contrastés. La précarité extrême (physique et psychique, de parcours et de destin) vécue par les jeunes que nous avons rencontrés au fil de nos recherches ne correspond que rarement aux descriptions de socialisation par la marge, d'affirmation identitaire marginale, de revendication d'appartenance à la famille de la rue... Nous pouvons certes nous aussi témoigner de revendications, de rébellions, d'affirmations, de passages, mais tous à haut risque, tous de portée limitée, avec des envols précaires et des atterrissages en catastrophe. Nous avons surtout côtoyé et documenté les entraves à la liberté, la contrainte de répétition, l'usure, la souffrance. L'écho des reproches à l'effet que nous pourrions contribuer à une certaine vision misérabiliste des choses s'estompe avec chaque nouveau recueil d'histoire de vie... misérablement.

Il est en tous cas remarquable que ce soient presque toujours les écrits sur les « très grands exclus » (terme de Quesemand-Zucca, 2001) qui illustrent le mieux ce que nous observons auprès des jeunes en grande difficulté, à quelques nuances près. Chez ces jeunes de 18 à 35 ans qui ne deviendront certainement pas tous clochards, la chronicisation est déjà insidieusement présente, les ravages physico-psycho-affectifs sont déjà visibles, les discours d'émancipation sonnent creux, la revendication s'essouffle. Ils ont peut-être un jour cherché dans la marge une aventure, une identité, une affirmation insolente. Il ne reste au jour de notre rencontre que la déception, la désillusion, l'amertume, l'expérience indélébile, mille fois cumulée, de la désolidarisation.

Olivier Douville (2010) distingue ce qui n'est pas l'errance créative du voyage, mais l'errance comme « chute sans point de chute », comme « répétition d'une chute du sujet ». À différencier de la fugue, du nomadisme (« la plus haute intelligence de l'habitat », précise-t-il). Il nous livre la traduction du mot « errant » en Afrique de

l'Ouest : « celui dont la maison est détruite ». Voilà qui résonne en écho avec les discours que nous recueillons depuis des années. Bien sûr nous avons rencontré les autres cas de figure (le fugueur, le voyageur, et peut-être même le nomade), mais c'est l'itinérance comme ultime rempart avant l'errance qui s'est insinuée partout, et particulièrement chez l'ex-fugueur. Itinérance que nous avons conceptualisée en partie (Lussier, 2007) comme tentative d'interpeller avant de s'enfoncer, « acte-signe » à mi-chemin entre l'indicible et l'errance, juste avant cette étape de l'« aménagement du pire » selon la formule de Declerck (2001).

Entre la rue comme espace intermédiaire, transitionnel, ludique, de passage, et la rue comme tentative ultime, terminus, voirie du manque et de la quête sans réponse, on pourrait se demander si l'on parle des mêmes jeunes? Est-ce qu'on les rencontre à différents points du parcours? Du jeune de la rue au clochard il y a une grande hétérogénéité, mais aussi... beaucoup de points communs. Jeffrey (1995) dit du jeune de la rue qu'il « traîne sa misère exaltée » pour résister à la mort. « Résister à la mort » est une constante de nos observations. Les jeunes que nous avons rencontrés sont de fait des résistants, des combattants, des rêveurs, mais à bout de ressources, voués à la répétition, leurs rêves tels des chimères qui s'évaporent sous leurs yeux.

Mathieu, Bussac-Garat et Duez (2010), trois psychologues cliniciens, évoquent le risque, face aux « sujets en situation de grande précarité », de tomber « dans des systèmes de fascination-répulsion-militance qui ne laissent guère de place à la pensée. » (p. 222) Tâchons donc d'éviter les écueils du *pathos*, de la stigmatisation, de la réduction, de la projection et de l'idéalisation... Il est vrai qu'à maintes reprises, nos tentatives de penser l'inscription si particulière de ces jeunes se sont heurtées à un effet de sidération. La discussion collective proposée dans ce numéro, malgré les épistémologies et les populations hétérogènes, ne peut que favoriser les relances de symbolisation.

FONDEMENTS ÉPISTÉMOLOGIQUES DE NOTRE RÉFLEXION

Les recherches élaborées par le GRIJA, Groupe de Recherche sur l'Inscription sociale et identitaire des Jeunes Adultes, explorent la question de l'inscription du sujet comme partie intégrante d'un parcours sociopsychique. Plusieurs études subventionnées (voir le site www.grija.ca) ont porté successivement sur la dimension interpersonnelle et relationnelle des parcours d'itinérance (Lussier et Poirier, 2000); sur les représentations de l'aide demandée et reçue (Gilbert et Lussier, 2005, 2007); sur les visées

communicatives de l'agir (Lussier, 2007); sur les questions de la filiation et de la parentalité chez ces jeunes prétendument désaffiliés (Gilbert et Lussier, 2012); sur des modalités d'intervention novatrices (Gilbert et Lussier, 2013). À l'occasion de ces différents projets nous avons rencontré une centaine de jeunes (hommes et femmes âgés de 18 à 35 ans) et une trentaine d'intervenants dans une douzaine d'organismes communautaires de Montréal. Les verbatims de ces entrevues ont tous été intégralement retranscrits et soumis à l'analyse thématique et par catégories conceptualisantes (Paillé et Mucchielli, 2008) avec atteinte de consensus auprès d'au moins deux chercheurs.

Comme nous le précisons ci-haut, les spécificités du regard psychanalytique et les dispositions de l'appréhension qualitative se rejoignent pour définir la posture du chercheur : parti pris de validité accordé à la parole subjective, intérêt porté à ce qui échappe au sujet, à ce qu'il fait résonner en lui (le chercheur) : enjeux transféro-contretransférentiels, au sens large, de la rencontre (Gilbert, 2009). L'inscription dans la rencontre est en soi une définition des épistémologies propres à la psychanalyse et à la recherche qualitative : la subjectivité inscrite dans la méthode; le sens comme effet d'une coconstruction. C'est donc à partir de ces discours qui nous ont interpellées depuis leur marginalité et leur universalité, que nous proposons à la suite le concept d'inscription paradoxale.

L'INSCRIPTION PARADOXALE

Un des premiers paradoxes qui confrontent ici le chercheur est d'aller à la rencontre de ces jeunes en grande précarité, définis par la désinscription, la marginalisation, la désaffiliation, le refus du lien, et de se retrouver à écouter un discours d'inscription, de filiation, d'affiliation et de liaison. L'enjeu économique (au sens métapsychologique) de ces propos ne peut être surestimé tant les charges investissant (et contre-investissant) la question du lien se révèlent obsédantes, omniprésentes, occupant toute la scène, moteur et point nodal des récits. La question du lien et de ses aliénations mobilise toute l'énergie, innervant pensées, affects, itinéraires. L'inscription serait donc au cœur de notre recherche, mais sous un visage paradoxal, déroutant, objet de dénégation et source apparemment inépuisable de souffrance.

Quelle que soit la question d'entame de nos devis de recherche, avec des entrevues semi ou non directives, les jeunes nous emmènent sur le terrain des liens et de

leur désaveu. Le cumul des discours de rupture et de rejet mutuel finit par tisser une toile liante aux antipodes de l'affranchissement.

La déliance est bien sûr le visage d'abord accessible d'un phénomène regroupant une grande hétérogénéité de parcours, et constituée à n'en pas douter une donne première. En employant la terminologie de Marcel Bolle de Bal (1985), on se rend à l'évidence que ces jeunes adultes signent et signifient à eux seuls la somme ou la croisée de toutes les déliances qu'on prête à nos sociétés éclatées : déliance ontologique (perte de ses racines humaines), psychologique (perte du rapport à soi), sociale (perte de liens avec autrui) et culturelle (perte de modèles, de valeurs, de solidarités communes).

Nos travaux permettent d'entrevoir la déliance de ces jeunes en voie d'itinérance et d'errance comme une « contrainte de liens sur fond de contrainte de rupture », bouleversant au passage certaines idées reçues. Voici schématiquement un condensé des résultats issus de l'analyse d'une centaine d'heures de témoignages (nous ne reprenons que l'essentiel des exposés détaillés de ces premières conceptualisations).

Une vie affective caractérisée par la solitude, le rejet, la méfiance et l'exclusion ne représente qu'un versant d'une dynamique plus complexe. On découvre au fil des entretiens une vie affective fondamentalement placée sous le signe du rapport à l'autre (attentes, reproches, hantise). Loin d'un renoncement ou d'une indifférence qui correspondraient aux clichés d'une compréhension toute faite, la tourmente et la quête incessante font partie du quotidien.

La construction subjective des parcours trouve son origine dans une nécessité de rupture, l'entame des processus de désaffiliation étant affaire de survie. La coupure avec les instances nourricières premières (famille d'origine, famille élargie, famille d'accueil) cherche à préserver le jeune d'atteintes envisagées comme mortifères, menaçant intégrité physique et psychique (« rester avec mes parents, pour moi c'était mettre une croix sur ma vie »).

Ce sont des enjeux fondamentaux d'appartenance et d'inscription qui se révèlent dans le récit qu'ils nous livrent; le droit d'être au monde, le droit d'être dans le monde, l'existence et l'identité, seraient en cause – parce que mis en péril, apparemment depuis toujours, dans l'esprit du sujet (Lussier, 2007).

Très souvent, ce sont des enfants non voulus, maltraités, négligés, non investis, abusés : toutes références à des impossibles à métaboliser, qui touchent la question de

l'origine, du rejet dès la naissance ou la conception. Ils se sont fait dire qu'ils sont des accidents, des erreurs, et les abandons, les placements, les rejets multiples, la précarité et l'errance s'inscrivent dans le prolongement d'un désinvestissement premier où le droit à la vie semble refusé (« ma mère m'a dit c'est toi qui aurais dû mourir »).

Pour d'autres, c'est une inscription moins primitive qui se joue : celle de la filiation, de l'identité, de la transmission inter et transgénérationnelle, barrant à la fois héritage et individualité propre (« j'avais pas le droit d'avoir de la place pis d'avoir mon identité, je me reniais moi »). Là, ce n'est pas tant le monde des humains qui se dérobe que les capacités d'identification pouvant sous-tendre un devenir (Gilbert, 2004).

L'échec des réseaux auxiliaires à jouer un rôle palliatif, la défaillance du tissu social environnant, est déterminante, en ce qu'elle vient conforter l'impression d'impuissance et d'aliénation face à un milieu « d'appartenance » qui fait défaut au point qu'on ne lui doit plus rien en retour, le seul impératif étant de s'en extraire. Les premières expériences de l'hypocrisie ou de la démission sociales influenceront non seulement sur la tonalité affective des liens noués subséquemment, mais aussi sur la conception de l'appartenance au monde des citoyens (« venez m'aider, mon père il est en train de battre ma mère... le monde s'en occupait pas, il y a personne qui était venu aider, rien »). La recette pour créer une méfiance et un ressentiment durables est infaillible (Lussier et Poirier, 2000).

La rupture s'érige en option unique, corollaire d'une situation sans issue. L'extraction et la désinscription sont affirmées sans appel (« j'ai sacré mon camp de chez nous »; « j'ai fugué de la famille d'accueil »; « je me suis sauvé dans le bois »; « je veux rien savoir d'eux »; « j'ai coupé tous les ponts »; « ils sont rayés de ma vie »; « je veux pas en parler pis je veux que ça reste mort »).

Ces jeunes sont pourtant déconcertés de se voir confrontés à une rupture impossible, se surprenant à chercher sans relâche ce qu'ils fuient, bientôt engagés dans l'« engrenage » et la circularité de la répétition : retours sur leurs pas en pèlerinage ou en fantasme, obsessions de rapprochement et proclamation simultanée de deuils accomplis (« je l'ai appelé une dernière fois pour lui dire que je voulais rien savoir »), hantise qui leur fait revisiter inlassablement, *ad vitam aeternam*, le lieu du crime. Leur désinscription est inscription perpétuelle. (La pérennité des questionnements reliés aux origines trouve un écho dans le maintien de ce thème dans nos travaux depuis 1999.)

Un « mauvais destin » les aurait livrés au paradoxe de liens qui relèvent d'une nécessité vitale (milieu nourricier au propre et au figuré) mais auxquels il faudrait se soustraire pour survivre. Le refus de renoncer, l'impasse elle-même, viendrait d'un désir de survie qui commande une affiliation à la fois fondamentale et aberrante (« j'ai tout le temps eu l'espoir que ça marche »).

Envers et contre tous, semble-t-il, ces jeunes adultes ne renoncent pas au droit de vie, de reconnaissance, de filiation et d'héritage. Le bilan trompeur d'une absence d'ancrage ne serait pas tant le signe d'un refus des liens que la somme paradoxale d'infinies tentatives de se re-liaison (Lussier et Poirier, 2000). Tentatives obstinées de s'inscrire dans une lignée, de symboliser l'indicible, de devenir sujets de leur histoire. Conclure à la désinscription reviendrait à escamoter ce qui fait la force vive de l'expérience affective et fantasmagorique de l'itinérance, laquelle est habitée de tout ce qu'elle ne se résout pas à enterrer (« il me semble que je me rappelle toujours avoir attendu pis c'est jamais venu »).

Déliance n'est donc ni désinscription ni absence de lien. On pourrait alors parler de jeunes en souffrance d'inscription, ou dont l'inscription est souffrante, qu'elle soit inscription dans une famille, un désir parental, une lignée, une filiation, une société, une race humaine, *une planète* diront certains d'entre eux qui interrogent systématiquement toutes les facettes de leur destinée.

Selon les individus et au rythme de leur histoire singulière, il y aura pour certains mise en jeu de l'inscription primitive/primordiale, touchant les origines et le désir maternel; pour d'autres, mise en jeu d'une inscription identitaire, citoyenne, compromettant l'avenir et la reconnaissance de figures paternelles. Pour l'ensemble, c'est soit l'inscription archaïque soit l'inscription identitaire et sociale qui se trouve refusée.

À la clé de ce dilemme insoluble : une inscription paradoxale dans une filiation non transmise, dans un lien impossible, dans le monde des vivants qui profère en premier lieu ses menaces de mort. Ils ne renoncent pas à être aimés; ils ne renoncent pas à être reconnus. Le renoncement ne fait pas partie des possibles, sous peine de perdre le trauma des origines posé « comme un écran » (selon l'entendement de Serge Lesourd, communication aux auteures). Un écran fait d'indicible, d'inavouable, d'inaccessible, de méconnu (« j'ai jamais été conscient de qu'est-ce qui était arrivé »).

Un exil permanent pourrait être le point d'aboutissement de ce parcours, quand il vire pour de bon à l'impasse. Du jeune fugueur jusqu'au clochard, on peut penser qu'il y a mouvement, quelque chose qui n'aurait pu être que passage, qui se cherche une voie, un frayage, mais n'aboutit pas, s'enlise dans un engrenage mortifère, pourtant mû par l'espoir. À partir d'enjeux universels d'appartenance, d'identité, de filiation et d'inscription, on peut déboucher sur une souffrance sans commune mesure. Il y a ceux qu'un tel parcours écorche, et ceux qui se pérennisent dans un *no man's land* (« j'ai fait ça toute ma vie, tourner en rond »; « je vagabonde, mais dans les mêmes territoires »; « une fois que t'es parti tu reviens tout le temps »).

Peu de champs d'investigation et d'exploration des virtualités psychiques nous mènent à un constat aussi cru de la contrainte des liens pour l'humanisation du sujet, jusque dans le contexte (trop fréquent) de liens primordiaux déshumanisants dès l'origine (« ma mère m'a chié »). Assurément, être rejeté du champ maternel configure une place précise, à jamais fixe et insoutenable (« j'ai jamais eu d'avenir »).

À force de côtoyer ces paradoxes, s'articulant autour de *l'investissement de la rupture du lien* (ou « la rupture comme façon de se lier », littérale chez ceux qui coupent et quittent pour ne pas tuer), on finit par croire, ou comprendre, qu'on ne peut pas se désinscrire... on peut tout au plus « s'exclure de soi-même » (Mathieu *et al.*, 2010, p. 224), au fil des ruptures qui martèlent les liens, des désinscriptions qui préservent l'inscription, des désaffiliations qui scandent la filiation. Ces jeunes nous signalent que c'est en se désinscrivant qu'ils s'inscrivent, dans un lieu intenable. Le mouvement perpétuel est jumelé à un désir lancinant et inconcevable de pouvoir s'asseoir. La notion d'inscription paradoxale signe un inconfort élémentaire, où le refus de renoncer condamne à certaines formes d'errance, avec la quasi impossibilité de lier, de mettre en sens.

CE QUE L'INSCRIPTION PARADOXALE RÉVÈLE DU CENTRE

La réflexion commune qui occupe ceux qui se penchent sur la question de la marginalité nous porte à l'interrogation suivante : qu'est-ce que ce vécu de l'inscription révèle du centre? Qu'est-ce que ces trajectoires, à la fois uniques et traversées d'enjeux universels, illustrent du social? Quelque chose de la désolidarisation, de l'effilochage des liens sociaux, de la précarisation des réseaux, de la perte de repères identitaires, du flou dans les critères d'appartenance... de toute évidence. De façon moins univoque, on peut

s'interroger sur l'utilité de cette marge pour conforter les illusions du centre. La précarisation de certains pourrait même être de nécessité dialectique (interrogation dont Declerck, 2005, ne se prive pas).

Charité bien-pensante, curiosité complaisante, projection idéalisante, réification intellectualisante, répression intransigeante... comment ce qui se vit en marge suscite-t-il en nous des réactions défensives face à ce qui pourrait bien représenter une menace certaine à notre illusion d'intégrité? La capacité d'indignation se mobilise à l'aune de cet extrême « donné à voir », nos diverses velléités d'identification modulant la distance introduite dans nos réponses.

Les plus spectaculairement désinscrits nous renvoient à notre inscription, toujours relativement précaire, notre devenir et notre déchéance, notre propre mort déniée. C'est le psychanalyste Patrick Declerck (2001) qui dit, à propos du clochard, qu'il est « comme le criminel, le toxicomane ou la prostituée, une des grandes figures de la transgression sociale, figure emblématique de l'envers ricanant de la normalité et de l'ordre social : il en est, de par son existence même, le radical critique » (p. 347).

Qu'est-ce qui s'inscrit, qu'est-ce qui s'écrit des pages de l'histoire contemporaine sur la tolérance à la marginalisation, à la déviance (quelque chose d'une économie sociale qui nécessiterait cette répartition des biens et des lieux), mais aussi sur la tolérance indifférente face à l'exclusion, la souffrance? Qu'est-ce qui se joue en termes de réponse et de responsabilisation face aux exigences de l'inscription subjectivante, qu'elle soit humanisation ou socialisation?

Depuis les premiers travaux du GRIJA, une désolidarisation ultime peut être entendue comme caractéristique de la violence inscrite au cœur de l'expérience d'itinérance : en sus des polytraumatismes précoces (maladies, accidents, décès, abus, incestes), la lâcheté des témoins, l'impuissance des instances soi-disant secourables, l'échec des apports auxiliaires, mais surtout les tabous, la démission, le silence complice face aux misères cachées de la violence familiale, cette désolidarisation profonde et son mutisme, confortent l'existence dans le non-dit. Les jeunes que nous avons rencontrés sont particulièrement sensibles à ce regard qui se détourne au moment opportun.

Quelque chose se joue au niveau de l'acceptation des contraintes liées à l'humanisation et la socialisation du petit d'homme. L'impuissance prolongée de l'infans puis de l'enfant, cet *hilflosigkeit*, entre aujourd'hui en confrontation directe avec les

diktats d'autonomie, de parcimonie à l'égard de toutes les temporalités. La mise au monde biologique, psychologique, et sociale nécessite un investissement lourd, que la société répugne à combler lorsque les dispositifs premiers se dérobent. D'une certaine façon, les écorchés vifs d'une telle abdication nous responsabilisent collectivement.

L'inscription paradoxale apparaît si vive dans ses contradictions internes (la rupture et le lien affirmés ensemble) qu'elle interpelle l'autre et le témoin comme partie prenante, de façon sourde ou violente, mais nécessairement. Toutefois, ce que la désinscription révèle du centre ne nous sera apparent qu'au sein de la rencontre. Ce que le jeune « désinscrit » nous dit de plus douloureux, de plus subversif, c'est qu'il n'échappe pas aux liens, au rapport à l'autre; il est contraint d'être lié, et par le fait même, nous place, en tant qu'interlocuteurs, dans une logique d'aliénation. La déliance interpelle de nécessité la liaison, la relance des liens, l'invitation à symboliser, la possibilité d'accéder à une subjectivation humanisante.

LA SUBJECTIVATION

L'inscription dans sa propre histoire (subjectivation au sens psychanalytique) n'est donc pas une donne de notre société hypermoderne. Roussillon le formulait ainsi en 1991b :

L'impératif catégorique auquel le sujet humain est soumis est de devenir sujet de ce à quoi il a été assujéti; c'est là la formulation moderne de la compulsion de répétition [...] Ce travail d'auto-affectation ne peut s'effectuer « du dedans » que s'il a pu précédemment suffisamment avoir lieu entre soi et le miroir-environnement primaire et secondaire. Le self, le soi, conçu comme l'ensemble des potentialités du sujet, ne sera subjectivé que dans la mesure de cette reconnaissance par l'autre. (Roussillon, 1991b, p. 1756)

[Il précise les] conditions/préconditions externes pour qu'un sujet puisse advenir. Afin de pouvoir un jour se saisir de soi comme sujet, il est nécessaire d'avoir été d'emblée et/ou d'être devenu sujet pour l'autre. C'est là une des formes de la division du sujet : avant d'être sujet pour lui-même il doit avoir été sujet – ou pour le moins sujet potentiel pour l'autre. Le sujet est là avant d'être là, il ne pourra se définir que comme procès d'appropriation, de reprise, d'un crédit de subjectivation venu de l'autre. (Roussillon, 1991b, p. 1753)

Mathieu, Bussac-Garat et Duez (2010) évoquent « tout le travail d'échoïsation qui débute dans la fonction "miroir" du visage de la mère (Winnicott, 1971) et se poursuit, à plus ou moins bas bruit, durant le reste de l'existence » (p. 224). En souffrance d'inscription symbolique, d'appropriation subjective, de subjectivation, le jeune itinérant poursuit sans relâche sa course en quête d'une inscription de ce qui n'a pas été subjectivé. Condamné à l'errance dans la mesure où il se serait identifié à ces fragments d'une réalité psychique non assimilée, non symbolisée, errante en somme, il ne peut compter que sur le désir d'inscription qu'il croisera en chemin. Velut (2009, p. 148) évoque le désir porté par l'équipe à l'endroit du grand précaire :

[...] d'objet du discours, redevenir, pour un temps au moins, sujet de son histoire. Il s'agirait en effet de permettre à une temporalité de redémarrer, autorisant une historicisation de destins qui semblent coincés dans les attermoissements d'un quotidien infini et terrifiant. Il s'agirait de permettre la création d'un espace où puisse se déployer une parole qui ait encore des chances d'être entendue.

Il précise que cela ne peut émerger que dans « le cadre d'une véritable relation humaine subjectivante, parfois la seule à les relier aux autres, en tous cas dépassant toujours la stricte prestation de service, en soi aliénante » (Velut, 2009, p.149).

INSCRIRE UN CITOYEN

L'inscription comme *sujet* et l'inscription comme *citoyen* relèvent sans doute de deux discours parallèles qui *a priori* n'auraient rien en commun. Il reste que ces jeunes croiseront sur leur passage nombre d'âmes bien intentionnées cherchant à en faire des citoyens malgré eux...

Pour notre part, à travers les récits que nous avons recueillis, nous avons perçu quelque chose d'une violence dans le désir d'inscription venu de l'autre. Cette inscription/insertion rimait le plus souvent avec un arrêt brutal du mouvement, une exigence de fixité, sans grande tolérance pour les allées et venues, les mouvements de retour, les ambivalences et les hésitations. « Reviens-en! » semble être l'injonction dominante, appelant à se détourner du passé, des récriminations, des blessures anciennes et des lieux du crime sans cesse revisités.

Certaines conceptions de l'inscription respirent l'intolérance au mouvement, mouvement de retour, mouvement intérieur. Que cherche-t-on à figer, à endiguer?

Nombre de jeunes ne sont pas dupes, qui échappent sans cesse à ces velléités de les inscrire pour de bon... et pour leur bien. Tolérer le mouvement (l'inscription paradoxale), exige de les suivre quelque peu – le temps d'une rencontre – dans les méandres de leur itinéraire, à travers les contradictions, les paradoxes et la complexité, avec le risque toujours présent d'aboutir à l'impensable, et sa porte de sortie, l'agir.

On ne peut pas inscrire, au sens intransitif du terme. Comment alors être avec celui qui ne renonce pas à s'inscrire?

Nous avons été témoin, au fil des ans, d'un discours qui dans les méandres de son exil renvoie inlassablement à l'essentiel, à cet impératif de subjectivation qui précède toute velléité d'insertion sociale. Ce faisant, il ne peut que confronter le chercheur à sa propre inscription dans une dynamique d'interlocution.

LA RENCONTRE

En tant que chercheurs, si on ne se situe pas dans une logique de preuve «externe» (une preuve indépendante des sujets qui parlent) mais dans une perspective de recherche qui se veut de l'ordre du discours, des pratiques discursives et interdiscursives, mettant en cause des acteurs sociaux qui se parlent – si on se pose donc en interlocuteurs, on se situe dans une logique d'interaction exigeante qui demande de réfléchir à sa propre inscription, son propre rapport à l'exclusion, à la marginalité, qu'elle soit revendiquée ou subie.

Plutôt que d'opposer l'inscrit et le désinscrit, le normal et l'anormal, le central et le marginal, l'inséré et le désaffilié, on pourrait conceptualiser la rencontre comme interlocution de deux sujets, rencontre périlleuse. Rencontre porteuse de conflictualité inconsciente, de répétition, truffée d'écueils, mais aussi création d'un espace d'échange, d'intersubjectivité, où pourra se déployer, s'écrire, voire s'inscrire une histoire du jeune rencontré. L'identification évite la réification, la mise à distance, la dichotomie inscrit/désinscrit. La neutralité recherchée, au sens psychanalytique (donc idéalement à égale distance des pôles conflictuels) évoque une mise entre parenthèses de l'affiliation au profit de l'inscription psychique dans la rencontre, hors une mise à distance défensive, évitant au mieux les pièges d'une identification massive. Exigence valable pour tous ceux qui font face, qui osent s'inscrire dans un face à face plutôt que de détourner le regard. Le travail d'entre-deux, de liaison, le travail de symbolisation, d'inscription, de traduction, d'interprétation, de partage peut alors prendre place. L'inscription sociale du chercheur permet éventuellement à une parole de s'inscrire plutôt que d'être discréditée.

Recréer un lien, réinscrire symboliquement par la relation n'est pas anodin. Aller à la rencontre de l'autre, dispositif de recherche qui prend ici un sens particulier, peut devenir vecteur de relance de liens pétrifiés. Quesemand-Zucca évoque cet élan avec éloquence :

En ce qui concerne la population qui vit plus ou moins transitoirement dans la rue, nous pouvons dire que son hétérogénéité est telle qu'elle ne peut être abordée comme une catégorie unique, tant sont immenses les distances qui peuvent exister entre un jeune SDF en errance depuis quelques mois, un vieux clochard habitué depuis des ans à son statut, un psychotique chronique ayant fui l'hôpital, un sans-papiers errant, un toxicomane, un fugueur de passage, etc.; il y a bien un point pourtant qui les rassemble : ils sont dehors, et par ce fait même, ils nous font, nous, soignants divers, sortir et *aller vers eux*¹. Et ce fait est à décrypter comme un premier signe clinique, d'une clinique non pas de compassion et de charité, mais bien d'une clinique dont le mot clé serait « rupture » et même « multirupture » : une clinique qui interroge la question du lien dans son essence. (Quesemand-Zucca, 2001, p. 62)

Aller vers eux : seul mot d'ordre de la rencontre? C'est peut-être bien ce que Winnicott (1956) envisageait, entre autres, pour ceux qui ne demandent pas d'aide mais dépensent leurs agirs en appels de symbolisation : « *a going to meet and match the moment of hope* » (p. 309).

Roussillon (2006) commente justement la pensée de Winnicott en relevant une des causes fondamentales de la souffrance, à savoir

[...] les virtualités qui sont restées lettres-mortes [...], jamais « écho-isées » reflétées, reconnues, développées, entendues par l'environnement. Le sujet est resté avec des potentialités non advenues. » [...] La souffrance naît de cette confrontation entre un appel humain, une potentialité humaine, un élan, peu importe comment on le nomme, et un silence, une absence de réponse, de répondant. » (p. 77)

On peut conceptualiser « l'acte d'itinérance » comme un acte-signe à visée intersubjective; acte qui contiendrait un contenu psychique en quête de conteneur

1. L'emphase vient des auteurs.

(Lussier, 2007). Plus largement, à propos des *acting-out* compris comme demandes de symbolisation, toujours en danger de n'être pas reçues, on peut se questionner sur notre propre réceptivité : « c'est l'autre qui se doit de savoir que se taire est un équivalent de le laisser mourir » (dit avec force Chemama, 1998, cité par Kammerer 2000, p. 162). Pour Kammerer (2000), le passage à l'acte peut « rester un billet aller simple si le témoin [...] ne répond pas à la proposition d'une recherche de sens » (p. 162).

Roussillon (2006, que nous avons mis ci-haut en exergue) emprunte les mots de Camus pour s'interroger sur l'absurdité d'un appel humain ne rencontrant que le silence... Notre inscription dans ces parcours à la faveur de 20 années de recherche pourrait bien être une façon d'accepter cette invitation, inlassablement lancée, vers une coconstruction de sens.

POUR CONCLURE

Lorsque nous avons commencé nos travaux, nous n'aurions pas pu prévoir que l'incursion en terrain de désaffiliation nous mènerait au cœur de la question du lien. Malmené dans le rapport aux instances nourricières premières, lâche et fuyant dans la réponse sociale perçue depuis le plus jeune âge, ce lien n'en est pas pour autant désinvesti. Au contraire, la réclamation obstinée d'un rapport à l'autre (sous le déguisement du refus), tout au long des parcours que nous avons documentés, témoigne du maintien de forces vives aux antipodes du renoncement. Nous avons cependant constaté que cet effort s'épuise, coûteux à maintenir dans un espace paradoxal où la quête d'un lien nouveau remet sans cesse sur les traces anciennes. Pour ces jeunes adultes qui ne trouveront pas dans la marge une avenue de liberté, l'inscription comme sujets de leur propre histoire passe d'abord par une aliénation constituante du destin humain : la rencontre avec l'autre. En acceptant de s'asseoir avec nous, au fil de ces entrevues de recherche qui les conviaient à parler et à entrer dans l'intime, ils nous ont lancé le défi de les rejoindre là où ils sont, là où ils nous désignent comme interlocuteurs, et à ne pas détourner le regard.

BIBLIOGRAPHIE

BOLLE DE BAL, M. (1985). *La tentation communautaire. Les paradoxes de la reliance et de la contre-culture*. Bruxelles : Éd. de L'Université libre.

DECLERCK, P. (2001). *Les naufragés*. Paris : Plon.

- DECLERCK, P. (2005). *Le sang nouveau est arrivé. L'horreur SDF*. Paris : Gallimard.
- DOUVILLE, O. (2010, novembre). *L'adolescence errante*. Conférence donnée à l'Université du Québec à Montréal.
- GILBERT, S. (2009). La recherche qualitative d'orientation psychanalytique : l'apport heuristique de rencontres intersubjectives. Posture marginale du chercheur inscrit dans une recherche qualitative d'orientation psychanalytique. *Recherches qualitatives*, 28(3), 19-39.
- GILBERT, S. (2004). L'idéal du moi comme point de mire et le social en toile de fond : Une compréhension de la dynamique sociopsychique de l'itinérance des jeunes adultes. (Thèse de doctorat, non publiée). Université du Québec à Montréal.
- GILBERT, S. ET LUSSIER, V. (2013). Le génogramme libre au service de l'élaboration auprès de jeunes parents à risque de maltraitance envers leur enfant. *Le Divan familial*, revue de thérapie familiale psychanalytique, 31, 195-209.
- GILBERT, S. ET LUSSIER, V. (2012, juin). Mobiliser les parents en difficulté sur le terrain (de jeu?) de l'enfance : la perspective générationnelle dans l'intervention et la prévention de la maltraitance. Communication donnée au colloque du GRAVE (groupe de recherche et d'action sur la victimisation des enfants), Montréal.
- GILBERT, S. ET LUSSIER, V. (2007). Déjouer l'impasse du lien et de la parole : d'autres repères pour l'aide en itinérance. *Nouvelles pratiques sociales*, 20(1), 128-150.
- GILBERT, S. ET LUSSIER, V. (2005). L'aide en itinérance : l'interface de deux souffrances. *Revue québécoise de psychologie*, 26(2), 129-150.
- JEFFREY, D. (1995). Jeunes de la rue et incorporation. *Religiologiques*, 12, 169-180.
- KAMMERER, P. (2000). *Adolescent dans la violence. Médiations éducatives et soins psychiques*. Paris : Gallimard.
- LUSSIER, V. (2007). Entre l'indicible et l'errance, l'acte-signe de l'itinérance. *Topique*, 99, 129-138.
- LUSSIER, V. ET POIRIER, M. (2000) La vie affective des jeunes adultes itinérants, de la rupture à la hantise des liens. *Santé mentale au Québec*, 25(2), 67-89.
- MATHIEU, F., BUSSAC-GARAT, M.H., DUEZ, B. (2010). Du réceptacle au récepteur : l'arrimage pulsionnel des sujets sans domicile fixe. *Cliniques méditerranéennes*, 81, 221-230.
- PAILLÉ, P. ET MUCCHIELLI, M. (2008). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Paris : Armand Colin.
- QUESEMAND-ZUCCA, S. (2007). *Je vous salue ma rue*. Paris : Éditions Stock.

- QUESEMAND-ZUCCA, S. (2001). Un + un = trois. Dans F. de Rivoyre (dir.), *Psychanalyse et malaise social* (p. 61-65). Paris : Eres.
- RICOEUR, P. (1965). *De l'interprétation*. Paris : Seuil.
- ROUSSILLON, R. (2006). Regards sur la souffrance. Échange avec René Roussillon. *Revue Gestalt*, 30, 73-86.
- ROUSSILLON, R. (1991a). *L'économie de l'acte. Paradoxes et situations limites de la psychanalyse*. Paris : Presses Universitaires de France.
- ROUSSILLON, R. (1991b). Un sujet qui ne va pas de soi. Le sujet en procès. *Revue Française de Psychanalyse*, LV, 6, 1753-1756.
- VELUT, N. (2009). Quelques réflexions sur une clinique de l'exclusion. *Empan*, 75, 146-150.
- WINNICOTT, D.W. (1971). *Jeu et réalité*. Paris : Gallimard.
- WINNICOTT, D.W. (1956). *The Antisocial Tendency. Through Paediatrics to Psychoanalysis*. London : Hogarth Press.